

Ce qui s'est vraiment passé en Yougoslavie

| Douglas Macgregor & David Gibbs

Les guerres de Yougoslavie ne portaient pas sur une intervention humanitaire. Voici le témoignage d'un homme étroitement impliqué dans les opérations de l'OTAN et d'un historien qui a étudié cette époque de près. Le professeur David Gibbs et le colonel Douglas Macgregor comparent leurs points de vue sur les guerres yougoslaves, le rôle de l'OTAN en Bosnie et au Kosovo, et la réflexion qui sous-tendait la campagne de bombardements de 1999. Macgregor évoque son travail au sein du commandement de l'OTAN, tandis que Gibbs établit un lien entre les interventions dans les Balkans et l'élargissement de l'OTAN, la dépendance militaire de l'Europe, la Russie et les conflits ultérieurs.

Liens : Substack Neutrality Studies : <https://pascallottaz.substack.com> Produits dérivés :

<https://neutralitystudies.com/shop> Don : <https://neutralitystudies.com/donate> Horodatages : 00:00:

00 Introduction et contexte de la guerre dans les Balkans 00:03:21 Le rôle de la Russie en Bosnie et au Kosovo 00:09:58 Premiers avertissements concernant le Kosovo 00:18:56 Objectifs de l'

intervention et l'ALK 00:27:49 La Russie, l'OTAN et la guerre aérienne 00:41:20 Rambouillet et le règlement du Kosovo 00:53:42 La dépendance de l'Europe envers l'OTAN et le récit de la guerre 01:

09:16 Les Balkans comme répétition générale pour la Russie 01:22:42 Intervention, neutralité et réflexions finales

#Pascal

Bon retour à tous dans cet épisode très spécial de Neutrality Studies, car aujourd'hui, nous allons faire un peu d'histoire orale en direct. Nous accueillons le professeur David Gibbs, professeur d'histoire à l'université d'Arizona, ainsi que le colonel Douglas MacGregor. Ces deux hommes ont en commun un vif intérêt pour ce qui s'est passé dans les Balkans dans les années 1990 et au début des années 2000. Le colonel Douglas MacGregor, parce qu'il y était en service, et le professeur Gibbs, parce qu'il étudie de très près cette région et cette période. Depuis quelques semaines, ils réagissent aux vidéos l'un de l'autre, sur cette chaîne et sur d'autres. Et nous voulons maintenant les réunir. David, puis-je vous demander de commencer, peut-être, par ce que vous considérez comme la partie la plus intéressante des guerres balkaniques, celle à laquelle Douglas MacGregor a déjà réagi dans vos vidéos ?

#David Gibbs

Je vais simplement donner un peu de contexte, je suppose. Un contexte historique, et aussi quelques éléments sur nous deux, au-delà de ce que vous avez dit. La Yougoslavie s'est disloquée en tant qu'État en mille neuf cent quatre-vingt-onze. Cela a entraîné une série complexe de guerres et de guerres civiles, notamment en Bosnie-Herzégovine. Le conflit y a été réglé en mille neuf cent

quatre-vingt-quinze par une intervention militaire de l'OTAN, puis par un accord négocié sous l'égide des États-Unis. Ensuite, il y a eu le Kosovo, en mille neuf cent quatre-vingt-dix-huit et mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf, là encore avec une intervention militaire de l'OTAN, suivie d'un accord négocié par les États-Unis. Le colonel MacGregor a été impliqué de l'intérieur, et nous allons parler de son expérience en tant que conseiller militaire auprès des participants américains à ces deux événements. Pour ma part, j'ai écrit un livre sur ce sujet en deux mille neuf : « First Do No Harm: Humanitarian Intervention and the Destruction of Yugoslavia ».

J'ai fait un podcast sur ce sujet il y a environ un an. Le colonel MacGregor l'a écouté, et c'est ce qui nous a mis en relation. Je veux simplement souligner, au passage, que l'importance de la Yougoslavie, autant que je puisse en juger, a été de fournir une formidable justification à l'OTAN, ainsi qu'une nouvelle raison d'être à l'OTAN. Elle a aussi permis de justifier entièrement l'intervention militaire comme un acte humanitaire, et de créer, tant aux États-Unis qu'en Europe, toute une nouvelle base politique favorable à l'intervention militaire. Je dirais que cela a été particulièrement vrai à gauche, sur le plan politique, où le recours à la force militaire est devenu presque un acte idéaliste. Mais quoi qu'il en soit, le colonel MacGregor dispose évidemment de beaucoup d'informations sur ce sujet, qui vont bien au-delà de ce que je viens de présenter.

Permettez-moi de commencer par ce qui est peut-être l'aspect le plus intéressant. C'est bien sûr la guerre actuelle entre l'OTAN et la Russie, qui se déroule sur le théâtre ukrainien. Quand j'ai écrit mon livre, en deux mille neuf, il y avait une faiblesse dans cet ouvrage. Et je vais être franc, je vais faire un peu mon autocritique. Je n'ai pas vraiment beaucoup traité la question de la Russie. À l'époque, je considérais la Russie, je pense à tort, comme une question périphérique, compte tenu de son extraordinaire faiblesse dans les années quatre-vingt-dix. Je pensais que, pour cette raison, personne ne prêtait vraiment beaucoup d'attention à la Russie. Avec le recul, je pense que c'était un traitement insuffisant de cette question. J'aimerais donc vous demander, colonel, quelle est votre opinion sur le rôle joué par la Russie, tant en termes d'implication directe que, plus important encore, dans l'esprit des responsables américains et des responsables de l'OTAN ? Et comment la question russe a-t-elle influencé la conduite des États-Unis et de l'OTAN en Bosnie et au Kosovo ?

#Douglas Macgregor

Eh bien, tout d'abord, je pense que votre livre est excellent, et que votre intervention dans le podcast était de tout premier ordre. Je peux aussi plaider coupable : à l'époque, je n'ai pas compris toute la portée de ce qui se passait. J'y ai d'abord été impliqué en 1995, pendant plusieurs mois, avant les accords de Dayton. Puis j'y suis retourné pour ces accords. J'ai donc sillonné toute la Bosnie-Herzégovine et j'ai rencontré beaucoup de gens intéressants. Et, à ce moment-là, je n'ai pas perçu certaines choses que vous avez déjà évoquées : le fait qu'il s'agissait en réalité d'un terrain d'essai pour de futurs recours à la force par les États-Unis et leurs soi-disant alliés, dans d'autres endroits, justifiés par ces prétentions d'intervention humanitaire, et ainsi de suite. Je dis « prétentions » parce qu'elles n'étaient pas toutes exactes ni vraies.

Je n'avais pas mesuré à quel point la Russie occupait une place importante dans l'esprit des gens avant que tout soit presque terminé au Kosovo. Et c'est là que j'ai commencé à en prendre conscience. Mais moi non plus, je n'en étais pas pleinement conscient, parce que les deux sont liés, mais très différents. À mon sens, la deuxième série d'interventions au Kosovo a commencé sur des bases bien plus fragiles que ce qui s'était passé en Bosnie-Herzégovine. En Bosnie, on pouvait évoquer quelque chose comme Srebrenica, qui n'était pas nécessairement le massacre de masse qu'on a présenté, mais qui était important. C'était évident. C'était visible. Les Néerlandais ont lamentablement échoué à protéger les gens. Ils sont partis, ils ont laissé tomber, ils ont abandonné la population locale. Un grand nombre de personnes ont ensuite été abattues inutilement.

Il y avait bien des camps de viols, où des femmes étaient détenues jusqu'à ce qu'elles soient finalement enceintes, afin qu'elles aient des enfants. Je crois que le terme était « petits Tchetsniks ». Et ce n'est pas nouveau dans les Balkans. Le viol de masse est très courant dans l'Histoire, pour transformer des populations en quelque chose qu'elles n'étaient pas. Et, bien sûr, cela avait beaucoup à voir avec l'avancée des forces soviétiques. Ce n'était pas seulement, vous savez, un loisir pour les troupes qui avançaient. C'était aussi fait délibérément pour essayer de détruire l'identité nationale, et ainsi de suite. Le Kosovo, en revanche, était un peu différent. C'était plus difficile à lancer, disons-le ainsi. Et lorsque le général Clark, pour qui je continue d'avoir de l'affection et une grande estime sur le plan personnel, m'a abordé pour la première fois, il m'a dit : « Écoutez, je veux que vous y alliez et que vous fassiez ça. »

Au départ, je devais être directeur de la stratégie ou de la planification stratégique, puis, avec un peu de chance, passer directeur des opérations interarmées, parce que c'était un poste d'officier général. J'étais colonel, donc ce poste était au grade de général de brigade. Évidemment, je n'allais jamais être promu, mais à ce moment-là, il essayait encore. Et le Britannique qui m'avait précédé est parti, donc j'ai pu suivre tout le processus. Mais ce qui commence avec le Kosovo est très différent de ce que vous pourriez imaginer. Quand je suis allé rencontrer ce général de division de l'Armée de l'air, pour lequel j'allais théoriquement travailler, il n'avait jamais entendu parler du Kosovo. L'un de mes premiers points avec lui a donc été : « Est-ce que quelqu'un se penche sur le Kosovo ? »

Il faut comprendre que toute ma formation porte sur les études européennes. Les gens me demandent : « Qu'est-ce que vous avez étudié en troisième cycle, pour votre doctorat et tout ça ? » Je réponds : « Les Allemands et les Russes. » C'est la façon la plus simple de le dire. Ce sont les deux domaines sur lesquels je me suis concentré, avec, à côté, quelques Polonais et Tchèques, et, dans une moindre mesure, les Hongrois. Mais, vous savez, on ne peut pas travailler sur le sujet sans s'intéresser aussi, dans une certaine mesure, aux Balkans. Et je connaissais très bien les Slovènes et les Croates, parce qu'ils ont une relation millénaire avec les Allemands catholiques romains qui vivent en Autriche et dans le sud de l'Allemagne. Là-bas, tout le monde parle allemand. C'était donc une autre raison pour laquelle on m'a choisi pour y aller : je parlais couramment allemand.

#Pascal

Juste une petite précision, très rapide. La meilleure façon de soutenir cette chaîne, c'est de vous inscrire à mon Substack gratuit. Vous pouvez aussi aider en prenant un abonnement payant, ou vous procurer certains de nos nouveaux produits dérivés sur neutralitystudies.com. Les liens sont ci-dessous. À bientôt.

#Douglas Macgregor

Alors, quand tout ça a commencé, j'ai demandé : « Et le Kosovo ? Il est où, le Kosovo ? » Personne n'en avait entendu parler. Au bout d'environ trois mois sur place — on était en janvier, février, mars — l'un de mes officiers, un homme très brillant qui s'appelait Cricks, est venu me voir. C'était un major de l'armée américaine. Il est à la retraite aujourd'hui, et il était venu auprès de moi comme officier du renseignement. Nous avions des officiers du renseignement canadiens, britanniques et français. Nous avions des officiers d'état-major allemands. Dix-neuf nations différentes étaient représentées dans les opérations conjointes, toutes concentrées sur les Balkans. Et il est venu me voir et il m'a dit : « Voici un article de journal qui avait été traduit du bulgare — qui était, à toutes fins utiles, la langue de la Macédoine — puis traduit en anglais. » Et je l'ai lu.

Tout tournait autour d'une proposition du président de la Macédoine. Lorsque tous les Albanais fuyaient le Kosovo, on allait leur ouvrir un passage pour entrer en Macédoine, contourner la chaîne de montagnes, puis descendre en Albanie. Parce qu'on l'avait dit très clairement : nous avons déjà plus d'Albanais que nous n'en voulons en Macédoine. Nous n'en voulons pas davantage. C'est donc un bon moyen pour eux de passer en Albanie, qui est, après tout, l'endroit où tous les Albanais ont leur place. Alors j'ai regardé ça. Je me suis dit : c'est intéressant. J'ai donc ouvert les livres. J'ai commencé à tout lire, y compris, croyez-le ou non, des rapports de la Waffen-SS sur les Albanais envoyés s'entraîner. Et les SS les considéraient comme les pires personnes, les plus horribles, les plus atroces qu'ils connaissaient, et parlaient de la manière dont ils avaient arrêté les Albanais.

#David Gibbs

Les SS les considéraient ainsi ?

#Douglas Macgregor

Oui, oui. Ils ont vu ce qu'ils faisaient aux Tsiganes, et à toute personne juive ou turque. Ils ont recommandé l'arrêt immédiat de toute coopération supplémentaire avec les Albanais. Alors, ça a retenu mon attention. J'ai étudié énormément de documents, qui remontaient jusqu'à la période yougoslave. J'ai découvert que la plupart des Albanais qui étaient au Kosovo avaient essentiellement été autorisés par Tito à y migrer illégalement. Et leur nombre n'a cessé d'augmenter, encore et encore, jusqu'à ce que, soudain, les « illégaux », entre guillemets, soient plus nombreux que les Serbes de souche. Ça vous rappelle quelque chose ? Bref, l'essentiel, c'est que j'ai rédigé une courte note de deux pages. Parce que tout ce qui dépasse deux pages, aucun général quatre étoiles n'a le temps de le lire.

Je l'ai rédigé, en m'appuyant sur les renseignements, et j'ai dit : « C'est exact. » J'ai ajouté : « Nous devrions envisager de contacter le Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés, parce qu'il est très probable que cela se produise, et expliquer que, s'il y a la moindre violence majeure, cela pourrait arriver rapidement. » Et voilà, j'ai terminé avec ces recommandations et je les ai transmises au général Clark. Je n'ai rien entendu pendant des mois... enfin, deux, trois, quatre jours. Il s'est avéré qu'il s'était rendu en Macédoine. Il avait tout examiné, s'était entretenu personnellement avec les dirigeants, puis était revenu. Ensuite, j'ai reçu un appel : « Montez. » Je suis donc monté dans son bureau, et il m'a dit : « Vous savez, je suis allé au Kosovo. Enfin, plutôt en Macédoine. »

#David Gibbs

Vous avez raison. Tout est prêt pour que cela se produise.

#Douglas Macgregor

Et j'ai dit : « Oui, monsieur, c'est bien plus grave que les gens ne le pensent. » « Qu'avez-vous pensé de nos recommandations ? » Il a répondu : « Que voulez-vous dire ? » J'ai dit : « Eh bien, vous savez, prépositionner de l'aide humanitaire, mettre en place, vous savez, des gens sur place qui puissent aider ces Albanais s'ils sortent, comme nous nous attendions probablement à ce qu'ils le fassent. » Il a dit : « Eh bien, pourquoi ferais-je ça ? » Et j'ai répondu : « Parce qu'ils vont sortir, à moins que, vous savez, nous puissions parvenir à une sorte d'accord là-bas. » Et j'ai ajouté : « Au fait, l'une des recommandations était qu'il parle au général Perisic, le Serbe qui commandait l'armée yougoslave, la Vojska Jugoslavije. » Il était très largement respecté, parce qu'il avait mis fin à toute forme d'exactions contre les citoyens albanais de Yougoslavie. Il avait clairement fait savoir qu'il ne les tolérerait pas.

N'oubliez pas, il y avait la police spéciale, et puis l'armée. Ce n'était pas la même chose. Et la police spéciale, bien sûr, allait parfois trop loin et faisait des choses qu'elle n'avait pas à faire. Et j'ai dit : vous devriez vraiment lui parler, parce qu'il a exprimé l'idée que la Serbie devrait rejoindre l'OTAN. Réfléchissez-y. Alors, comment le savais-je ? Je le savais parce que des officiers britanniques m'avaient montré des télégrammes venant de l'ambassadeur britannique à Belgrade, qui s'appelait Donnelly. C'était un homme très compétent. Et il transmettait des conseils au commandant adjoint suprême des forces alliées en Europe, un général britannique quatre étoiles. Il s'appelait McKenzie et, croyez-le ou non, c'était un parent éloigné de ma famille. Mais ça, c'est une autre histoire. Nous étions tous écossais, donc nous avons tout de suite eu une certaine complicité. J'ai donc pu lire tout cela. J'ai dit : c'est une excellente occasion. Vous pouvez aller rencontrer Perisic.

Alors il dit : « Je ne veux pas le rencontrer. » Je lui ai demandé : « Pourquoi pas ? » Il a répondu : « Je ne veux pas rencontrer les Serbes. » J'ai dit : « Pourquoi ? » Il a répondu : « On va bombarder les Serbes. » C'était au début du mois d'avril 1998, et je suis resté là, un peu surpris. Enfin, je n'étais qu'un colonel de l'armée. Ma dernière expérience, c'était un commandement à Fort Riley, et avant

ça, j'étais dans le désert à tirer sur des Arabes. Donc je n'avais aucune idée que cela était déjà dans l'esprit de qui que ce soit, à ce moment-là. Et par la suite, j'ai appris que le général Clark avait été affecté au SOUTHCOM pendant un an, en attendant que le commandant militaire américain au SHAPE parte à la retraite.

Et une fois qu'il a pris sa retraite, le général Clark a été placé là parce que le même groupe qui était intervenu en Bosnie-Herzégovine voulait intervenir de nouveau au Kosovo. Ils étaient convaincus, d'abord, que la puissance aérienne était cet instrument magique permettant de contraindre à l'acceptation. Ensuite, ils voulaient tous se débarrasser de Milosevic, qu'ils considéraient comme un dictateur malfaisant, un communiste de la vieille école, avec les gens qui l'entouraient. Et au final, la Yougoslavie pourrait alors devenir ce qu'ils avaient essayé de faire en Bosnie-Herzégovine, sans y parvenir : une sorte de laboratoire destiné à intégrer de force tous les différents groupes, afin qu'ils puissent tous vivre dans le futur paradis de la diversité que l'Europe allait de toute façon devoir devenir.

Et vous savez, quand vous leur parliez et que vous disiez : « Ces gens viennent quand même de passer les dernières années à s'entretuer. Beaucoup de sang est versé en ce moment. Je ne pense pas que les forcer à se remettre ensemble va très bien fonctionner », on vous remerciait de votre intérêt, puis on vous disait de vous taire, d'aller dans votre coin et de faire du coloriage. Alors le plan, c'était : maintenant, nous allons intervenir. Ce sera la fin de Milosevic. La Yougoslavie nous tombera dans les bras, et nous aurons ce laboratoire d'expérimentation que nous voulons. Autrement dit, une sorte d'exportation de l'ingénierie sociale par la puissance militaire. J'étais sidéré. Je ne l'ai pas complètement compris, pour les mêmes raisons que moi.

#David Gibbs

Vous cherchez des précisions ici, alors...

#Douglas Macgregor

L'idée de le mettre en place comme un laboratoire, c'était l'idée de qui, précisément ? Je pense qu'il faut remonter à plusieurs personnes. Parmi les figures clés à Washington, Bill Clinton n'en faisait jamais partie. Il faut comprendre que le président Clinton n'était tout simplement pas intéressé. Il ne s'est jamais intéressé à quoi que ce soit au-delà des frontières de l'Amérique. Malheureusement, il était entouré de gens comme Gore et Albright. Je pense que Warren Christopher était tiède. Mais ensuite, il y avait Sandy Berger et Strobe Talbott, le secrétaire d'État adjoint. Et, bien sûr, le général Clark était ami avec toutes ces personnes. Ils partageaient tous un état d'esprit idéologique similaire : pour eux, c'était le début de quelque chose de très grand.

Et ce que j'allais vous dire, c'est qu'en décembre mille neuf cent quatre-vingt-dix-huit, on m'a clairement fait comprendre que c'était le début d'une révolution, ce qu'ils appelaient une révolution démocratique, qui allait s'étendre de la Yougoslavie jusqu'à Moscou. Et c'était la première fois que j'

entendais ouvertement cette affirmation : c'était le début de quelque chose qui irait jusqu'à Moscou. Et j'ai été stupéfait parce que, encore une fois, vous savez, je connaissais un peu l'histoire de la région. Et ma réaction immédiate... Quand j'étais à la division des plans de guerre, en mille neuf cent quatre-vingt-quinze, comme planificateur militaire, on m'a demandé de rédiger une note de position sur ce que nous devrions faire, ou ne pas faire, dans les Balkans.

J'ai dit que nous devions rester en dehors de ça. J'ai dit que c'était une zone d'influence russe traditionnelle. Et que si nous nous y impliquions, cela pourrait être perçu comme une menace pour les intérêts russes. J'ai aussi parlé de la relation particulière entre les Serbes et les Russes, qui remonte à mille huit cent soixante-dix-neuf, et même avant. Bien sûr, vous savez, le chef d'état-major a adoré ça. Il l'a envoyé à la Maison-Blanche. Et ça n'a rien donné. C'était en mille neuf cent quatre-vingt-quinze. Notre chef d'état-major, le chef d'état-major de l'armée de terre, c'était Gordon Sullivan. Et il a dit : « Oui, c'est logique. » Tout le monde du côté de l'armée était d'accord, parce que la dernière chose que nous voulions faire, c'était d'aller là-bas.

Maintenant, il y a une chose que je dois souligner : au sein de l'administration Clinton, une personne n'a absolument pas adhéré à tout cela. C'était le secrétaire Perry, le secrétaire à la Défense. À un moment donné, il a dit au général Clark — il donnait des orientations sur ce que nous devrions ou ne devrions pas faire avec les accords de Dayton, s'ils se concrétisaient — il lui a dit : « N'oubliez pas : mieux vaut pas d'accord qu'un mauvais accord. » C'était la première chose. Donc, si nous ne pouvons pas parvenir à un accord, ce n'est pas grave. Deuxièmement, nous ne voulons pas de corridors à la Dantzig. Autrement dit, nous ne voulons pas d'issues territoriales instables, impossibles à maintenir, qui vont inviter de futures violences, et ainsi de suite.

Et enfin, il a dit : « Nous ne voulons aucun accord qui implique l'engagement de forces terrestres américaines dans les Balkans. » Eh bien, qu'avons-nous obtenu ? Nous avons obtenu tout ce que nous ne voulions pas. Nous avons eu cette longue bande de territoire jusqu'à Srebrenica. Cela n'avait aucun sens. Et pendant ce temps, les Serbes continuaient d'être diabolisés, violemment tenus responsables de tout. Puis, alors que je n'étais pas encore directeur des opérations conjointes là-bas, mais directeur de la planification stratégique, j'ai dû envoyer un rapport. Car, rappelez-vous, nous avions cet accord avec l'OSCE : elle devait intervenir et surveiller ce que faisaient les deux parties. Et d'ailleurs, je pense que l'OSCE a fait un travail remarquable. Écoutez, qu'il n'y ait aucun doute là-dessus.

Et j'ai pris l'habitude d'écouter tous les officiers allemands qui venaient me voir. Ils sortaient du Kosovo pour me raconter ce qui s'y passait. Le général Rupert Smith, qui avait alors remplacé McKenzie, était un officier brillant. Il a fait un travail remarquable. Il rencontrait d'ailleurs tous les journalistes. Nous avons surpris tout le monde, parce qu'il disait : « Eh bien, les journalistes sont là-bas. Ils se déplacent. Ils peuvent me dire ce qui se passe réellement. » Et c'est ce qu'ils ont fait. Nous recevions donc beaucoup de très, très bonnes informations. Et l'une des choses que j'ai

découvertes, c'est que, s'il y avait dix incidents de provocation quelconque violant les accords de l'OSCE, neuf étaient commis par l'UCK. Un seul était commis par les Serbes. Et les Serbes faisaient même tout leur possible pour faire respecter les choses, pour que ça fonctionne correctement.

C'est une longue histoire. J'ai fait remonter ces rapports, et on m'a convoqué. J'ai dit : « Écoutez, nous devons démontrer l'usage disproportionné de la force par les Serbes. Si nous ne pouvons pas le prouver, il nous sera d'autant plus difficile de justifier une action militaire. » Et j'ai dit : « Je ne le trouve pas. » On m'a retiré ce dossier. Et à ce moment-là, le groupe d'Alastair Campbell avait envoyé des gens sur place, à la demande, je suppose, du général Clark auprès de Tony Blair : « J'ai besoin d'aide. » Ils sont arrivés, et je n'ai plus jamais vu de rapports partir vers Bruxelles, parce qu'on m'a dit : « Non, on va s'en occuper ici. » Mais moi, je n'arrivais pas à en trouver. Et encore une fois, j'étais naïf. Je ne faisais pas partie de la cabale qui cherchait à déclencher les opérations. Disons les choses comme ça.

#David Gibbs

Le général Klaus von Neumann, avec qui, j'imagine, vous avez eu des contacts sur place, a lui aussi dit à plusieurs reprises que les Serbes avaient en réalité respecté l'accord de cessez-le-feu en 1998. Et que c'était bien davantage l'UCK, l'Armée de libération du Kosovo, le camp albanais, qui avait provoqué l'effondrement de ce cessez-le-feu. Ce qui va tout à fait dans le sens de ce que vous dites ici.

#Douglas Macgregor

Quand j'ai pris mes fonctions, en tant que directeur du Centre des opérations conjointes, je dépendais de trois généraux quatre étoiles. Tous les trois devaient approuver ma nomination. Il y avait donc, évidemment, le général Clark. L'autre était le général Rupert Smith, commandant suprême adjoint des forces alliées en Europe. Et le troisième était un général allemand quatre étoiles. Il s'appelait Strickmann. Je pense que c'était probablement l'un des meilleurs officiers que j'aie jamais rencontrés. Un homme d'une intégrité absolue, profondément bouleversé par tout cela. Et le soir où nous avons bombardé Belgrade, il était pratiquement en larmes. Il trouvait cela honteux, parce que c'était l'anniversaire de l'attaque aérienne allemande. Au contraire, nous étions tous devenus membres de l'OTAN pour empêcher qu'une chose pareille ne se reproduise un jour. En Europe, tout le monde considérait que l'OTAN existait pour garantir qu'il n'y aurait plus jamais de guerre en Europe. Et voilà qu'il faisait partie d'une alliance qui en déclenchait délibérément une.

#David Gibbs

Eh bien, moi, je l'ai interprété ainsi : après la guerre froide, l'OTAN avait besoin d'une nouvelle justification. Et une campagne de bombardements au Kosovo, à des fins que je qualifierais d'humanitaires, a servi cet objectif. Mais ce que vous me dites, c'est que beaucoup de hauts gradés ne partageaient pas ce point de vue. Est-ce que je vous comprends bien ? Oui.

#Douglas Macgregor

Oui.

#David Gibbs

L'une des choses, je suppose, c'est que les Russes, de leur point de vue... On sait que Yeltsine, qui était alors au pouvoir — pas en très bonne forme, évidemment, mais officiellement toujours au pouvoir — y voyait en quelque sorte un coup de semonce adressé à la Russie. Cela était perçu comme une menace pour la Russie. C'est ainsi qu'il le voyait, plus ou moins publiquement, je crois, si je ne me trompe pas. Et je me demande dans quelle mesure les responsables américains l'ont fait intentionnellement, ou si c'était simplement quelque chose dont ils ne se souciaient pas vraiment. Autrement dit, si la Russie voyait cela comme une menace, est-ce que les responsables américains s'en inquiétaient, ou bien ont-ils simplement fait fi de cette perception ?

#Douglas Macgregor

À l'époque, la Russie était considérée comme un cas désespéré. Rappelez-vous, elle était pillée par des gens comme Browder et d'autres qui étaient venus là-bas, alors que Joseph Stiglitz mettait en garde contre ça et disait : quoi que vous fassiez, ne faites pas subir à la Russie une thérapie de choc. Vous savez, ils doivent passer de leur système économique actuel, progressivement, à quelque chose de plus orienté vers le marché et de plus efficace. Voilà. Eh bien, Clinton ne s'y intéressait pas, il a confié ça à d'autres, et ces autres sont allés là-bas et ont mis un terrible désordre.

À un moment donné, on m'a dit que le représentant d'Eltsine auprès du SHAPE demandait si nous pouvions les aider à récupérer quatre milliards de dollars qui avaient été pillés en Russie et qui se trouvaient probablement dans diverses banques, notamment à Chypre ou ailleurs. Je pense donc que les gens voyaient la Russie comme incapable, comme un cas désespéré, à terre. Et donc, on pouvait faire à peu près ce qu'on voulait. Cela renvoie à toute cette idée d'un prétendu ordre international libéral fondé sur des règles. En gros, cela voulait dire : désormais, on peut prolonger la structure de la guerre froide et devenir l'hégémon de la planète, parce que personne n'est là pour nous en empêcher. Enfin, c'était au fond ma perception.

#David Gibbs

Une question que je me posais, c'est que la guerre aérienne a duré, je crois, quelque chose comme soixante-dix-huit jours. Au début, vous savez, ils s'attendaient à une capitulation rapide, qui n'a pas eu lieu. Et cela semblait durer encore et encore. Les Serbes ont effectivement opposé une défense efficace, du moins pendant un temps.

#Douglas Macgregor

Ils n'ont jamais réduit les défenses aériennes serbes en dessous de 83 %.

#David Gibbs

Je vois. D'accord, c'est bon à savoir. Il y avait de la frustration, évidemment, dans les milieux militaires et à Washington. Et je ne me souviens pas du mois exact, mais Thomas Friedman avait publié un article dans le New York Times, très intéressant, intitulé « Arrêtez la musique », dans lequel il disait que les États-Unis devaient commencer à bombarder la Serbie pour la ramener au Moyen Âge. Il disait : « Nous pouvons les ramener à mille trois cent quatre-vingt-neuf, si c'est ce qu'ils veulent. » C'était un article assez glaçant. Et ce que je me suis demandé en le lisant, c'est ceci : est-ce qu'il parlait... Il avait beaucoup de contacts officiels, on le sait à propos de Friedman. Quand il a écrit cet article, parlait-il seulement en son nom, ou relayait-il quelque chose qu'il avait entendu à la Maison-Blanche ou au Département d'État ? Qu'en pensez-vous ? Autrement dit, est-ce que le Département d'État ou l'administration Clinton se servaient de Friedman pour adresser une menace à la Serbie : vous feriez mieux de capituler, sinon nous raserons vos villes ? Qu'en pensez-vous, colonel ?

#Douglas Macgregor

Tout d'abord, je ne peux pas prouver que quelqu'un au sein de l'administration l'a poussé à faire ça. Ce que je peux dire, c'est qu'il faut revenir en arrière et comprendre que Wolfowitz, Perle, Kagan et d'autres... Enfin, Don Kagan a écrit la préface de mon deuxième livre, et j'avais beaucoup d'estime pour lui. Puis, vous savez, j'ai découvert plus tard pourquoi il aimait autant mon livre, et ça m'a contrarié par la suite. Il est venu rendre visite à Clark avec un groupe de personnes. Et c'étaient tous les néoconservateurs d'origine, qui se sont maintenant reproduits et ont engendré de nouvelles générations parmi nous. Ce sont eux qui nous ont entraînés en Irak et dans tout le reste. Tout est lié.

Disons que si l'eau est la plus pure à sa source, alors, dans les années quatre-vingt-dix, nous étions à la source de tous ces gens qui dirigent encore les opérations aujourd'hui. En fait, si vous creusez suffisamment, si vous descendez assez bas, vous trouverez Tony Blinken qui traînait, je suppose, dans l'équipe du Conseil de sécurité nationale ou au Département d'État, à un échelon inférieur. Il faut donc comprendre qu'ils sont tous dans le même bateau. Ce sont tous des disciples de la même chose. Don Kagan est venu me voir au Centre des opérations conjointes, et il a commencé à parler des terribles choses qui avaient été faites par les Serbes, en demandant : est-ce qu'on ne doit pas aller faire ceci ?

Et je suis resté là, un peu déconcerté, et j'ai dit : « Mais de quoi vous parlez ? » Il a répété, puis il a dit : « Donc, il faut vraiment qu'on fasse ça, n'est-ce pas ? » Et je suis resté là. Qu'est-ce que j'étais censé répondre ? Non ? Alors j'ai dit : « Eh bien, c'est très intéressant. Ravi de vous revoir. Merci. » Et je pense que, vous savez, il faut remonter au vice-président Gore, à Sandy Berger, Madeleine

Albright, Strobe Talbott, Warren Christopher. Toutes ces personnes font partie du même groupe. Et elles adhèrent toutes à l'idéologie que vous avez si brillamment exposée dans votre podcast. Et tout remonte à la Bosnie, et à la perception d'un succès en Bosnie. La Pax Americana.

#David Gibbs

Avez-vous constaté un rôle direct de personnes comme Wolfowitz et Perle dans tout cela, ou étaient-ils complètement en retrait ?

#Douglas Macgregor

Quand j'étais à Dayton, j'ai ouvert la porte et j'ai été surpris de voir Richard Perle, que je connaissais, marcher dans le couloir. Je lui ai dit : « Bonjour, comment allez-vous ? Qu'est-ce que vous faites ? » Il m'a répondu : « Oh, je cherche les Bosniaques. » Ils étaient donc déjà au lit avec les Bosniaques, entre guillemets. C'était leur nouveau laboratoire, ce que j'appellerais des rats de laboratoire. Et je crois que vous parliez, à un moment donné, de la façon dont on projette sur diverses choses des expériences de type Holocauste. Et cela a clairement été fait avec les Bosniaques. Les Bosniaques sont donc passés du statut de nationaux-socialistes enthousiastes à celui de victimes du racisme, et ainsi de suite.

#David Gibbs

Oui, cela a été fait avec beaucoup de soin. À un moment ou à un autre, tout le monde est une victime, n'est-ce pas ?

#Douglas Macgregor

Pardon, vous pouvez répéter, s'il vous plaît ? À un moment ou à un autre, tout le monde est victime.

#David Gibbs

Eh bien, il me semble que la nouveauté, c'est d'être une victime. Mais il y a une autre personne qui m'intéresse, bien sûr : Brzezinski. Alors, Brzezinski ne faisait officiellement partie de la chaîne de commandement, à aucun titre. Mais c'était certainement une figure en marge. Je viens de consulter ses archives à la Bibliothèque du Congrès, et tout au long des années quatre-vingt-dix, il plaiderait encore, dans le secteur privé, pour une implication américaine beaucoup plus étroite en Ukraine, déjà à cette époque. Et je me demande : a-t-il joué un rôle, d'après ce que vous avez pu voir, comme conseiller officieux concernant la Bosnie ou le Kosovo ? Avez-vous vu qu'il avait un rôle ici ?

#Douglas Macgregor

Pas à ma connaissance. Ça ne veut pas dire qu'il n'y ait pas eu d'appels téléphoniques, ni qu'on ne lui ait pas donné l'occasion d'exprimer son point de vue. Car je sais qu'il a dit à Clinton, en privé, que l'Ukraine pouvait être un catalyseur de guerre à l'avenir. Et il avait raison. Il a dit que l'est de l'Ukraine était, de fait, russifié. Il a même suggéré qu'on tente d'organiser un plébiscite, ou autre chose, pour tenir compte de cette réalité, afin d'éviter une guerre plus tard. C'est d'ailleurs ce que j'ai dit, franchement, en 2014, quand ils ont fait leur petit coup d'État. J'ai commis l'erreur de passer sur RT, ce qui m'a valu d'être harcelé par le Sénat lorsque ma candidature au poste d'ambassadeur à Berlin a été examinée. Mais non, je pense qu'il a dit cela. Et je pense qu'il avait absolument raison.

Quand je suis revenu de Bosnie, j'ai déjeuné avec quelqu'un qui était un vieil ami et un mentor pour moi. C'était Bill Odom. Nous avons déjeuné à l'Army-Navy Club. Lui défendait fermement une sorte de croisade pour les droits de l'homme, qui pouvait justifier une action militaire contre n'importe qui. Moi, non. Je n'ai jamais adhéré à tout ça. Je suis strictement réaliste. Franchement, je dirais même que je suis isolationniste. Mon point de vue, c'est que s'ils ne nous attaquent pas, pourquoi les attaquerions-nous ? Mais lui était très engagé dans cette approche, et nous nous sommes disputés après le déjeuner. Il m'a dit : « Je pense que nous devrions déployer trois divisions au sol dans les Balkans et les y laisser jusqu'à ce qu'ils changent tous. » Eh bien, les choses ne changent pas très vite dans les Balkans, ni dans la plupart des pays.

C'est ce que j'ai vécu. Et la dernière chose que je pensais que nous devions faire, c'était prendre ce genre d'engagement. Après ça, nous avons parlé une fois. Et je l'ai vu environ trois semaines avant sa mort, malheureusement. Nous nous parlions encore, mais la chaleur et l'amitié avaient disparu, parce que je ne soutenais pas cette décision. C'était un disciple de Brzezinski. Donc, je pense que ça vous donne une idée de sa position. Et quand je suis revenu, toutes sortes de gens sont venus me voir : « Excellent travail au Centre des opérations conjointes. Nous sommes très fiers de ce que vous avez fait. » Moi, j'étais assis là, vous savez, avec un... Je pensais que c'était un désastre. Je ne pensais pas que nous avions quoi que ce soit à faire là-dedans. Expliquez-nous un peu plus : pourquoi pensez-vous que c'était un désastre ?

#David Gibbs

Développez un peu.

#Douglas Macgregor

Eh bien, d'abord, je ne pense pas qu'on ait réglé quoi que ce soit en Bosnie, puisqu'on a dû y laisser des troupes. Il y a toujours des troupes européennes là-bas. Et puis les Européens ont injecté d'énormes sommes d'argent dans cet endroit. Et si quelqu'un pense que toutes les blessures sont guéries et que tout va très bien, il n'a qu'à aller en Republika Srpska. Et je n'ai jamais compris pourquoi les gens s'opposaient au simple fait de rattacher à la Serbie le territoire occupé par les Serbes. Quel est le problème ? S'ils veulent tous vivre ensemble, bon Dieu, qu'ils le fassent. Et je me

souviens m'être disputé avec un Norvégien. Il disait : « Eh bien, ils doivent apprendre à vivre ensemble », et ainsi de suite. Je lui ai répondu : « Eh bien, je pense qu'on devrait tout simplement abolir la frontière entre la Suède et la Norvège. »

Pourquoi avons-nous besoin de ces drapeaux idiots ? Vous parlez tous la même langue. Ah bon, là, c'est différent. D'accord, très bien. Merci beaucoup. Ce genre d'hypocrisie et de stupidité était répandu. Plus on s'éloignait des Balkans, plus les gens étaient stupides. Les peuples les plus proches des Balkans — les Italiens, par exemple, les Autrichiens, les Grecs, les Bulgares — connaissaient les faits. Ils comprenaient ce qui se passait. Même Tudman, vous savez, avait sa fameuse solution sur une serviette. Je suis sûr que vous la connaissez. Ce n'était pas une mauvaise solution. Vous parliez de Rambouillet. Pendant les négociations de Rambouillet, les Serbes et les Albanais étaient dans des salles séparées, mais ils étaient tous les deux d'accord sur le même partage.

#David Gibbs

À propos de Rambouillet, laissez-moi vous poser la question. De la façon dont j'ai vu la situation, vous étiez presque parvenus à un accord. Les Serbes avaient accepté à peu près toutes les conditions politiques, ou presque toutes, pas tout à fait. Puis l'annexe militaire est apparue. Elle prévoyait, en substance, le droit pour les troupes de l'OTAN, les forces de maintien de la paix, d'occuper non seulement le Kosovo, mais aussi la Serbie proprement dite, la République de Serbie. Et tout s'est effondré. Les Serbes n'ont pas accepté cela. Ils n'ont même pas voulu l'envisager. On m'a dit que cette clause avait été insérée par Wesley Clark. Et un responsable britannique du ministère de la Défense a déclaré que cela avait été fait dans l'intention de faire échouer les négociations de paix et de préparer le terrain pour une campagne de bombardements. Il l'a dit lors d'une audition parlementaire. Qu'en pensez-vous ?

#Douglas Macgregor

Eh bien, le général Clark l'a sans aucun doute vu. Il a peut-être fait quelques recommandations de modification. Je ne sais pas qui l'a rédigé. Ce n'est certainement pas moi. D'accord. Mais c'était... rappelez-vous, on m'avait retiré ces responsabilités-là, donc je ne supervisais plus ces questions. Mais je sais, par l'officier général norvégien une étoile qui était présent — il s'appelait Lundberg — que c'était un homme très perspicace et remarquable. Il avait été envoyé là-bas comme observateur, parce que le SHAPE et Bruxelles avaient dit : « Nous voulons quelqu'un sur place comme observateur. » Le général Clark, lui, n'avait évidemment pas le droit d'observer directement ni de participer. Lundberg, en revanche, était entièrement d'accord avec moi : « Qu'est-ce qu'on est en train de faire ? C'est désastreux. »

Mais il est venu me dire que les Serbes et les Albanais étaient parvenus à un accord pour partager le territoire. Les Serbes auraient Mitrovica et la bande le long de la frontière. Les Albanais auraient le reste. Les Allemands, en privé, avaient dit qu'ils aideraient à financer le déplacement des populations. C'était sous Kohl. Je ne sais pas si cela existait encore sous son successeur. Mais les

gens avaient vu, vous savez : écoutez, si nous ne pouvons pas tous vivre à Brčko, construisons un deuxième Brčko en Bosnie. Oui, nous le financerons. Tout cela a été écrasé par la partie américaine. Même le ministre français des Affaires étrangères en a été surpris. Et je pense que Christopher Hill a joué un rôle clé là-dedans.

Et vous pourriez lui demander s'il vous le dira. Mais j'ai eu l'impression qu'il avait très clairement fait comprendre que nous n'accepterions pas cela. Et puis, bien sûr, à un moment donné, le général Clark s'est rendu là-bas à bord de son UH-60 pour parler à l'ALK. Ils sont sortis pour le rencontrer. Ce qu'ils se sont dit, je l'ignore. Mais je sais que son point de vue était : « Écoutez, nous bombarderons pour vous. » Il avait dit cela à Dayton aux Bosniaques, à Izetbegović et aux autres. Je suis sûr qu'il a dit quelque chose de similaire. L'idée, c'était qu'ils voulaient rallier l'administration — pas Clinton, mais pratiquement tout le monde, à l'exception de Perry la première fois. La deuxième fois, je pense que Cohen a suivi sur ces questions, sans vraiment s'en enthousiasmer.

Vous savez, ce n'était pas du tout un partisan fervent de cette idée, mais il n'allait pas s'y opposer. Cela dit, pendant la campagne, il est finalement intervenu et a dit au général Clark : « Vous pouvez utiliser tout ce que vous voulez, mais vous ne pouvez pas avoir de forces terrestres. Il n'y aura aucune force terrestre impliquée là-dedans. » Et c'est évidemment l'une des raisons pour lesquelles, deux ou trois semaines avant la fin, Strobe Talbott, le secrétaire d'État adjoint, se rend à Moscou pour négocier la fin de tout cela. Et je pense qu'il y est allé, et qu'un certain nombre de promesses ont été faites à Eltsine. À ce moment-là, les Russes avaient besoin d'aide et d'assistance dans plusieurs domaines clés.

Je ne sais pas si ces promesses ont jamais été tenues. Je n'en ai aucune idée. Mais soudain, la campagne aérienne s'est arrêtée parce que les Russes ont informé Milosevic : « Nous ne pouvons pas vous soutenir. » Et voyez-vous, la promesse faite à Milosevic — nous le savions de l'intérieur même de l'état-major serbe — c'était que, quoi qu'il arrive, nous vous fournirions la nourriture, les vivres et le carburant nécessaires pour tenir pendant l'hiver dans les Balkans. Ils étaient donc prêts à se battre jusqu'à ce que l'enfer gèle, littéralement. Mais ils n'allaient plus recevoir aucun soutien des Russes. Et nous avons détruit le réseau électrique, toutes les centrales au charbon qui fournissaient le chauffage, l'électricité et tout le reste. Donc plus rien ne venait de Russie.

#David Gibbs

Je vois. Je vois. Puisque vous êtes germanophone, je me demandais : avez-vous beaucoup eu affaire à Joschka Fischer ? Dans mon souvenir, il était... Oh, vous ne l'avez pas côtoyé. Je vois. Très bien.

#Douglas Macgregor

Mes échanges se sont faits exclusivement avec des membres de l'armée. Je vois. J'ai rencontré de nombreux officiers, des officiers allemands, dont certains étaient généraux. Mais celui qui a évidemment le plus compté dans ma vie, c'était Stöckmann, le général allemand quatre étoiles au

SHAPE. Lui comme Rupert Smith étaient très, très sûrs d'eux, et, je dirais, très équilibrés dans leurs évaluations. Et tous les deux, en privé, ne voulaient pas d'intervention là-bas.

#David Gibbs

Il y a eu un incident, à la toute fin de la guerre du Kosovo, lorsque les soi-disant soldats de maintien de la paix ont été déployés. Et il y a eu une course pour arriver à l'aéroport de Pristina, si je me souviens bien. Pristina, oui. Et Clark a pratiquement insisté pour que le commandant britannique, je crois que c'était Rupert, le général Rupert...

#Douglas Macgregor

Non, non, c'était le commandant sur place de la Force du Kosovo, un général trois étoiles. Plus tard, il est devenu chef d'état-major de l'armée britannique. Son nom m'échappe pour le moment, mais c'était quelqu'un de bien. Il avait été nommé là-bas pour toutes les bonnes raisons. C'était un très bon soldat, très compétent. Il entretenait de bonnes relations avec toutes les unités composite placées sous son commandement. Et il a reçu de Clark des ordres très conflictuels à l'égard des Russes. Clark voulait les chasser de l'aérodrome.

#David Gibbs

Pourquoi ? C'était un détail intéressant. Et que pensez-vous de cet incident où l'on a, en gros, cherché à s'assurer que les Russes ne prennent pas le contrôle de l'aéroport ? Là encore, la Russie était censée être en bons termes avec les États-Unis, la Grande-Bretagne et l'OTAN. Et pourtant, il semblait y avoir une dimension d'affrontement. L'un des généraux britanniques, je crois, si je me souviens bien, a refusé de prendre la mesure offensive que Clark demandait. Il a dit : « Je ne veux pas déclencher la Troisième Guerre mondiale. » Est-ce que je me rappelle bien ?

#Douglas Macgregor

Non, c'était le commandant au Kosovo. Le général trois étoiles commandait là-bas. Et il avait aussi une assez bonne connaissance pratique du russe. Je crois qu'il avait étudié quelque temps à Oxford, ou à Cambridge, je ne sais plus lequel des deux. Quoi qu'il en soit, il est allé rencontrer personnellement le commandant russe. Ils ont eu une discussion cordiale et sont parvenus à une solution. Les Russes ont conservé une partie de l'aérodrome, mais ils n'en avaient pas le contrôle total. Et nous n'avons plus eu de difficultés avec les Russes. En fait, après cela, je dirais que la coopération avec les Russes a été très bonne.

Quand ils ont déployé des forces au sol, ils ont coopéré avec nos troupes et avec tout le monde, sans aucune difficulté. Vous savez, vous me demandez pourquoi Clark était si conflictuel ? Je ne sais pas. Il ne m'en a jamais parlé. Mais c'était le courant de fond. Vous voyez, quand je vous ai parlé de décembre mille neuf cent quatre-vingt-dix-huit, quand cette idée est apparue : « Nous allons balayer

jusqu'en Russie », il y avait toujours ce courant de fond du côté américain. Il y avait de l'hostilité envers la Russie. La Russie n'était pas démocratique. La Russie, c'était toutes ces mauvaises choses.

#David Gibbs

C'est une chose très étrange parce que, enfin, Clinton avait fait l'éloge de Yeltsine à la Maison-Blanche, je crois, en 1996. Et en gros, à qui l'avait-il comparé ? À Lord Washington, ou quelque chose comme ça. Il l'avait présenté comme un démocrate, comme une figure démocratique, et ainsi de suite. C'était une transition démocratique. Il était un grand espoir pour la Russie. Alors pourquoi, à ce moment-là, parlait-on de répandre la démocratie jusqu'à Moscou ? Yeltsine était censé représenter la démocratie, du moins dans le discours public, dans ce que les Américains projetaient. Pourquoi ce sentiment qu'il fallait soudain évangéliser les Russes et les rendre démocrates ? De quoi s'agissait-il ?

#Douglas Macgregor

Je pense que les personnes que nous avons citées nommément faisaient toutes partie de ce mouvement, n'est-ce pas ? Et cette position, ou cette mentalité anti-russe, cette hostilité, qu'on peut encore observer aujourd'hui, est très répandue. À mes yeux, ces milieux néoconservateurs sont désormais presque indissociables de ce qu'on appelle le lobby sioniste. C'est tout la même chose, et ils sont tous très hostiles à la Russie. Alors, certaines personnes — et c'est peut-être vrai, je n'en sais rien — soutiennent que des gens comme Madeleine Albright et d'autres ont des proches, ou je ne sais qui, qui ont été chassés de Russie. Bon, très bien. Vous savez, je n'en sais rien, mais c'est très fort.

C'est très présent, et ça l'était en 1998. Et on en a vu les effets par la suite. C'est regrettable. Maintenant, Eltsine... Si vous allez demander aux Russes ce qu'ils pensent d'Eltsine, ils le voient comme un bouffon ivrogne, une marionnette qui a laissé les Américains et l'Occident lui marcher dessus. Poutine arrive, et il devient une figure héroïque parce qu'il chasse tous les escrocs et tous les oligarques, ou les fait exécuter, eux qui cherchaient à piller la Russie et à voler la Russie. Donc, pour ce que ça vaut, c'est en quelque sorte la vision officielle... enfin, je ne veux pas dire officielle, mais la vision courante des Russes sur Eltsine et sur la place de Poutine dans tout ça.

#David Gibbs

Un autre angle que j'ai abordé dans mon livre, c'est qu'un enjeu central était que l'Europe envisageait brièvement une politique étrangère indépendante. C'était une initiative menée, en fait, par la France, puis par la France et l'Allemagne. L'idée était d'utiliser la Communauté européenne, comme on l'appelait à l'époque, comme un instrument, presque comme une alternative à l'OTAN. Les États-Unis avaient acquis trop de pouvoir après la fin de la guerre froide, et il s'agissait d'établir un nouveau pôle d'indépendance dans le monde.

Et les États-Unis voyaient cela comme une menace très sérieuse. Là encore, un projet néoconservateur consistait à saper cette indépendance et à réaffirmer l'OTAN comme une alternative à cette indépendance. Et le terrain, c'étaient les Balkans. Parce que les Européens tentaient de négocier leur propre accord de paix, afin de démontrer leur capacité à agir de manière indépendante. Tandis que les États-Unis, ai-je soutenu, ont sapé les accords de paix pour humilier l'Europe et montrer que seuls les États-Unis et l'OTAN auraient autorité dans ces domaines. Que pensez-vous de cette interprétation ? Je me demande si vous pourriez la commenter.

#Douglas Macgregor

À ce moment-là, j'étais lieutenant-colonel, promouvable, à Sarajevo. Et il est vite devenu assez clair que, pour Holbrooke, les Européens — qu'il appelait les « Euros » — étaient inutiles et incompetents, et qu'il fallait tous les mettre dans un avion et les renvoyer chez eux. Donc, quand on arrive à Dayton, il y a très peu de représentants européens. Je me souviens d'avoir discuté avec un officier britannique. Il avait un petit drapeau européen, vous savez, le drapeau de l'UE. Bon, ils n'avaient aucune importance. Et on m'a fait comprendre très clairement qu'ils n'avaient aucune importance. Ils n'avaient tout simplement pas voix au chapitre. Ne faites pas attention à eux.

Et rien ne se serait passé sans nous. C'était nous qui étions aux commandes. Il y a autre chose, là, qui revient plus tard. Les Européens ont essayé de construire quelque chose appelé l'Eurocorps, et ils ont créé un quartier général de l'Eurocorps. Et ça a vraiment été un sujet de discorde pour beaucoup de gens. — Oui, je m'en souviens. Et tout ce qui faisait concurrence à l'OTAN était sapé. Maintenant, une fois que tout ça a été terminé, soit dit en passant, pour le général allemand quatre étoiles, je me suis assis et j'ai réfléchi, parce qu'en gros, vous savez, j'étais dans mes deux derniers mois. Je n'avais rien à faire, Dieu merci.

#David Gibbs

J'étais assez épuisé.

#Douglas Macgregor

Et il m'a dit : « Qu'est-ce que vous aimeriez faire ? » Je lui ai parlé, puis je lui ai demandé : « Qu'est-ce que vous voudriez que je fasse ? » Il m'a répondu : « Eh bien, je veux que vous fassiez ce que vous voulez faire, mais je veux lui donner une orientation différente. » J'ai donc passé les deux mois suivants à préparer ce dossier sur la manière dont les Européens devraient mettre en place leur propre structure de commandement et de contrôle, ainsi que leur propre quartier général. Parce que je lui ai dit : « La leçon du Kosovo, à mon avis, c'est que vous n'avez aucune expérience en matière de commandement et de contrôle. Il n'existe pas de C4ISR européen : commandement, contrôle, communications, informatique, renseignement, surveillance et reconnaissance. Tout dépend de nous. » Et il était d'accord. Alors j'ai préparé tout ça et je lui ai demandé : « Qu'en pensez-vous ? » Il m'a répondu : « Je pense que c'est du bon travail, mais je ne pense pas que ça ira quelque part. »

Et il était assez clair que les États-Unis ne voulaient pas que cela aille quelque part. Ils voulaient que les Européens dépendent de nous.

Et il voulait qu'ils se comportent en vassaux. Donc, ça m'a un peu interpellé d'écouter Donald Trump se plaindre de l'OTAN hier, puis critiquer les Sud-Coréens. J'ai passé du temps en Corée du Sud. J'ai travaillé pour leur ministère de la Défense, pour la même raison : leur dire qu'ils devaient développer leurs propres capacités. Et puis, une fois le travail terminé — c'était en 2010 — je leur ai demandé : « Qu'est-ce que vous allez en faire ? » Ils m'ont répondu : « On va le mettre de côté. » Et j'ai dit : « Et ensuite, qu'est-ce que vous allez en faire ? » Ils ont répondu : « Eh bien, quand les Américains partiront, nous mettrons en œuvre l'essentiel de ce que vous avez dit. » Donc, nous entretenons la dépendance de tout le monde envers cet immense complexe mondial de commandement, de contrôle et de communications, avec tous les réseaux de satellites et tout le reste. Et si vous n'avez pas ça, vous ne pouvez pas être indépendant.

#David Gibbs

Pardon, allez-y, Pascal.

#Pascal

J'ai une chose à ajouter. Il existe un documentaire très intéressant en langue allemande, intitulé « Ça a commencé par un mensonge », « Es begann mit einer Lüge ». Il porte entièrement sur l'argument central, l'argument politique principal avancé pour commencer le bombardement de la Serbie. À savoir que, soi-disant, ce qui s'est finalement révélé être entièrement fabriqué, les Serbes exécutaient un grand nombre de civils sur un terrain de football quelque part à Pristina. Et, vous savez, cela a été présenté comme un parallèle avec ce qui s'était passé en Bosnie, à Srebrenica.

Et c'est pour ça que Srebrenica était si importante : pour raviver ce sentiment de culpabilité, celui de ne pas être intervenus à l'époque. Les Néerlandais ont échoué, le corps de l'ONU a échoué. Alors maintenant, il faut faire quelque chose. Et cette fois, ce sera le moment pour l'OTAN de briller. Même les Allemands ont donné leur accord. Et, en fait, il s'avère que le ministre allemand des Affaires étrangères de l'époque était ensuite très fier d'avoir réussi à convaincre les Allemands de suivre le mouvement et de surmonter enfin cette hésitation liée, vous savez, aux mauvais souvenirs d'il y a des années, des décennies. Qu'en pensez-vous ? Vous étiez impliqué là-dedans aussi ?

#Douglas Macgregor

Eh bien, quand vous dites « impliqué », j'étais au cœur de beaucoup d'action.

#David Gibbs

Je n'ai pas forcément été impliqué dans tout, mais j'ai pu être témoin de beaucoup de choses.

#Douglas Macgregor

Il était très clair que la MUP, l'abréviation désignant la police spéciale que les Serbes avaient au Kosovo, était accusée de beaucoup de choses. Dans quelle mesure ils les ont faites, et dans quelle mesure ils ne les ont pas faites, je ne sais pas. Il me reste certains documents. Un ami à moi, qui était colonel dans l'armée américaine et officier du renseignement, travaillait avec moi. Il avait des photographies, des images satellites prises de feux qui auraient été allumés volontairement. Et ce qu'il me disait, c'était : si vous regardez où elles ont été prises, chaque maison touchée était liée à l'ALK. Autrement dit, s'ils entraient dans un village albanais, ils allaient directement à la maison où se trouvaient les membres de l'ALK. Personne d'autre dans le village n'a été blessé d'une quelconque manière. Personne d'autre n'a été touché. Mais ce genre de photographies, pour vous, voyez-vous, ce sont des villages qu'on brûle.

Vous voyez, ils assassinent des gens, de manière arbitraire ou délibérée. Donc oui, cet argument a été avancé. Maintenant, qu'en est-il des Allemands ? Je pense que Joschka Fischer faisait probablement de nécessité vertu, parce qu'à l'époque, on disait aux Allemands : « Taisez-vous. Vous savez ce que vous avez fait dans le passé. Vous devez en faire partie. » Je ne pense pas que les Allemands aient eu énormément de choix à ce moment-là. Si j'avais été allemand à cette époque, j'aurais quitté l'OTAN. J'aurais dit : « Allez au diable. » Mais les Allemands n'étaient pas prêts à ça. Et j'ai demandé à Sussman : « À votre avis, quand les Allemands vont-ils enfin se réveiller ? » Et le consensus parmi les officiers allemands, c'était : encore vingt ans, si on a de la chance. Donc, je pense que les Allemands ont été, en quelque sorte, entraînés par le cours des événements.

C'est une chose. Maintenant, ceci est très important. Nous avons transmis beaucoup d'informations au quartier général supérieur, au général Clark et à Bruxelles. Nous avons très clairement dit : si vous bombardez, vous allez provoquer l'exode massif des Albanais hors du Kosovo. Eh bien, évidemment. Pourquoi laisseriez-vous sur le terrain, au Kosovo, tous les autres Albanais équipés de téléphones portables, pour qu'ils signalent votre position et que vous puissiez être tués depuis les airs ? Alors, il faut faire sortir du pays tous ces agents de l'ennemi. À ce moment-là, il n'y avait plus aucune distinction entre les Albanais qui étaient des citoyens légitimes de la Yougoslavie et les Albanais du Kosovo — autrement dit, l'UCK. Plus aucune distinction. Tout le monde dehors. Vous avez cinq minutes, dix minutes. Rassemblez vos affaires. Dehors.

Alors, ils se mettaient en route. On les conduisait exactement là où le président macédonien avait dit qu'ils iraient. Ils franchissaient la frontière exactement là où il avait dit qu'ils la franchiraient. Et CNN collaborait en interviewant ces Albanais. Qu'est-ce qui s'était passé ? « Oh, ma fille a été violée. Mon fils a été tué. Mon fils a été emmené. » Or, ce que nous avons découvert, c'est que les Serbes ne faisaient rien de tout cela. Mais quand ils approchaient de la frontière, l'UCK arrivait et disait : « Tu es un jeune homme, tu as dix-neuf ans, maintenant tu es dans l'UCK. » On le tirait à part. Ils regardaient la jeune fille et disaient : « Tu as quel âge ? Tu vas au Bravo. Tu dégages. » « Oh, qu'

est-ce que tu as sur toi ? Tu as des bijoux ? On les prend. » Et ensuite, ils disaient : « Quand vous passerez, vous direz à tout le monde que ce sont les Serbes qui vous ont fait ça, sinon on vous tuera. »

#David Gibbs

Christiane Amanpour n'a pas rapporté cela. Hashim Thaçi, bien sûr, était un dirigeant de l'UCK. Et nous savons tous ce qui est arrivé à Hashim Thaçi. Bien sûr, il a été, vous savez, essentiellement un criminel. Je crois, si je ne me trompe pas, qu'il a été condamné. C'est bien ça ? Je ne sais pas. J'ai perdu le fil, à ce stade. Tout cela, c'est de mémoire, mais ce n'était certainement pas un homme fréquentable. Disons les choses ainsi. À quel point les antécédents de Thaçi étaient-ils connus de l'OTAN à ce moment-là ?

#Douglas Macgregor

Autant que je sache, tout le monde. Tout le monde était au courant. Enfin, la blague dans les couloirs, c'était : « Est-ce que toutes ces boîtes de culottes courtes, de perruques blanches et de chapeaux tricorne sont arrivées, pour que tous ces futurs révolutionnaires démocrates aient la bonne tenue ? » Parce que, vous savez, les gens les comparaient aux révolutionnaires américains. Oui, et moi, j'écoutais ça, et j'avais la nausée. J'étais écoeuré. Mais ça faisait partie du grand mythe. « Ils sont exactement comme nous en mille sept cent quatre-vingts, en train de nous battre pour notre liberté. » D'accord, très bien, merci. C'était complètement absurde, mais ça n'avait pas d'importance. Et c'est pour ça que j'ai vraiment apprécié ce film, Wag the Dog. Si vous avez vu Wag the Dog, c'est une démonstration parfaite de ce qui s'est réellement passé. La plupart de tout ça était absurde, et ça a marché. Vous l'avez vu ?

#David Gibbs

Je le montre à mes étudiants, en fait. C'est drôle, oui. Mais il y a aussi des passages qui sonnent juste, disons les choses ainsi. Oui. Mais je voulais vous demander ceci : en Allemagne, il y a eu un changement d'attitude remarquable à l'égard de la guerre, y compris des guerres menées hors d'Allemagne. Et il m'a semblé que Joschka Fischer avait joué un rôle déterminant dans cette évolution, qu'il avait vraiment transformé la gauche politique allemande, auparavant opposée aux interventions — surtout les Verts. C'est un changement remarquable : les Verts sont passés d'une position anti-interventionniste à celle de l'un des partis les plus favorables à la guerre en Europe. Et Annalena Baerbock est, pourrait-on dire, son héritière intellectuelle. Donc, autant que je puisse en juger, il a bel et bien joué un rôle clé. Pensez-vous que tout cela ait simplement été imposé par les Américains, ou bien y trouvait-il réellement son compte ? Il semblait y avoir chez lui un certain enthousiasme, qui paraissait authentique.

#Douglas Macgregor

Un ami allemand m'a dit, bien des années plus tard : « Douglas, tu te rends compte que les Allemands ont enfin abandonné toute idée de supériorité raciale ? » Il a ajouté : « Maintenant, ils se sentent tous moralement supérieurs au reste d'entre nous. » Il m'a dit : « Je ne sais pas ce qui est le pire. J'en ai marre d'eux. » Et c'est un Allemand. Donc, je pense que pour beaucoup d'Allemands de gauche, c'est devenu une façon d'afficher leur rectitude morale, leur turpitude, peu importe, et leur supériorité sur les autres. Alors, où en est-on aujourd'hui ? Je ne pense plus qu'ils en soient là. Je pense que la position de Baerbock n'est pas du tout très populaire en Allemagne.

#David Gibbs

Qu'en pensez-vous ? Pardon, vous vouliez dire quelque chose, Pascal ?

#Pascal

Je voulais simplement vous demander si nous pouvions utiliser les cinq à dix dernières minutes qu'il nous reste pour revenir à cet angle russe dont nous parlions au début. C'est un peu comme un terrain d'expérimentation pour voir comment utiliser cela, puis aller plus loin vers l'est. Je ne sais pas exactement quelle est la question, ici, mais peut-être avez-vous des réflexions là-dessus.

#Douglas Macgregor

Eh bien, je pense que le professeur avait raison. À l'époque, je ne l'ai pas compris. Ça ne m'a tout simplement pas sauté aux yeux, disons les choses ainsi. Mais très clairement, toute l'intervention en Serbie était une répétition générale de ce qui serait tenté plus tard contre les Russes. Et je pense qu'il y avait une tendance, tout comme les gens avaient sous-estimé les Serbes. Je veux dire, je sais que lorsque Bill Clinton a demandé à son petit groupe de conseillers : « Combien de temps cela va-t-il durer ? », on lui a répondu : « Deux ou trois jours, dix jours, deux semaines tout au plus. » On m'a présenté cela et on m'a demandé ce que j'en pensais. J'ai dit : « Eh bien, monsieur, cela pourrait durer six jours, six mois, six ans. » J'ai ajouté : « Vous parlez des Serbes. Avec les Serbes, on ne sait jamais. »

Les Allemands en ont tué six cent mille. Je me suis dit : « Ça ne me donne pas l'impression que ça va être une partie de plaisir. » Et bien sûr, vous savez, on m'a répondu : « Vous avez tort. Les Serbes ne s'unissent jamais, jamais. Ils se battent toujours entre eux. » Eh bien, ils l'ont fait. Mais, en cette occasion particulière, je pense que les Serbes sont restés très soudés. Et ce qui était drôle, c'est que lorsque Milosevic a annoncé que les Russes nous lâchaient, ses généraux se sont tenus autour de lui et ont dit : « Eh bien, à quoi vous attendiez-vous ? On vous avait dit que vous ne pouviez pas compter sur les Russes pour ça. Ce n'est pas la même chose. Nous ne sommes pas en 1914. » Donc, la dimension russe était présente, pour des raisons que je ne peux pas entièrement expliquer et qui ne me paraissent pas très rationnelles.

Mais une grande partie de tout ça est émotionnelle. Et le peuple américain n'est pas vraiment impliqué. Je veux dire, le général Clark m'a posé la question en octobre quatre-vingt-dix-huit. J'étais rentré chez moi pendant une semaine. Ma famille vivait alors à Colorado Springs. Je n'avais vu personne depuis des mois. Alors j'y suis allé parce que je savais que les choses allaient arriver au printemps quatre-vingt-dix-neuf. Et quand je suis revenu, il m'a dit : « Alors, qu'est-ce que les gens de Colorado Springs en pensent ? » J'ai répondu : « Monsieur, la plupart pensent que le Kosovo est une ville du Missouri frappée par une tornade. » Et ce que je voulais dire, c'est que personne ne savait, personne ne s'en souciait. Aujourd'hui, très peu de gens savent ce qui se passe dans le golfe Persique, et ils s'en moquent.

#Pascal

Je déteste être aussi direct. Mais c'est comme ça. J'ai encore une chose. Si je me souviens bien, si je me souviens correctement des années, Jack Matlock, le dernier ambassadeur américain en Union soviétique, disait avoir témoigné devant le Congrès, en 1996 ou en 1995, que l'élargissement de l'OTAN vers l'est serait une grave erreur. Il y avait ce débat aux États-Unis, et ce sont les Matlock et les gens de ce courant-là qui ont perdu. Mais est-ce tiré par les cheveux de dire qu'en 1998, on a vu arriver ce cas opportun, qui permettait en quelque sorte d'étayer l'argument selon lequel, non, non, non, non, l'OTAN, encore une fois, soit elle intervient hors de sa zone, soit elle disparaît ? Et que l'élargissement vers l'est était une bonne idée, nécessaire. Scellons cela une bonne fois pour toutes, et prenons simplement un exemple. Est-ce que c'est prudent de le dire ?

#Douglas Macgregor

Je pense que je devrais dire quelque chose. Mais il faut garder une chose à l'esprit : c'est le sénateur Richard Lugar qui a lancé cette formule : « L'OTAN est soit hors zone, soit hors service. » Et il faut comprendre que cette idée bénéficie d'un énorme soutien de la part de l'industrie de l'armement, du complexe militaro-industriel. Comment justifiez-vous ce que vous essayez de faire ? Ensuite, il y a la question de la structure des forces. Vous savez, si ça promet davantage de forces, alors faisons-le. Ce genre d'absurdités a perduré jusqu'à aujourd'hui, jusqu'à ce qu'il finisse par se heurter à quelqu'un qu'on ne pouvait pas vaincre : l'Iran.

#David Gibbs

Je pense que l'une des choses que j'ai vues à travers cet épisode de la défaite des Serbes, d'abord en Bosnie puis au Kosovo, c'est que cela a donné un formidable sentiment d'arrogance, non seulement aux États-Unis, mais aussi à l'OTAN. L'idée que l'OTAN était devenue un instrument si prestigieux a, je pense, posé les bases politiques de son expansion vers l'Est. Le fait est qu'ils y ont connu un succès spectaculaire. C'était la première véritable activité de combat sérieuse de l'OTAN. Pendant la guerre froide, elle n'avait jamais vraiment mené de combats réels. Mais là, elle a effectivement combattu et a prouvé sa valeur — entre guillemets, tout est entre guillemets.

Et c'est donc devenu, en substance, la justification de l'expansion vers l'est, puis du conflit avec la Russie. J'ajouterais, sur le plan rhétorique, qu'il est frappant de voir à quel point les deux se ressemblent. Le langage, le discours anti-serbe et le discours anti-russe, sont très similaires à bien des égards. Cette conviction quasi religieuse que nous avons raison et qu'ils ont tort, et la nécessité de réprimer toute dissidence en la diabolisant, et ainsi de suite. Tout cela... Je pense que les Balkans ont, en quelque sorte, servi de terrain d'essai pour ce qui est devenu plus tard le conflit avec la Russie. En tout cas, c'est ainsi que je le vois.

#Douglas Macgregor

Non, je pense que vous avez raison. Et là encore, je ne l'avais pas du tout pleinement compris. C'est pour ça que votre interview m'a autant impressionné, parce qu'avec le recul, je ne vois pas comment on pourrait soutenir le contraire. Cela dit, je prendrais en considération ce qui suit.

#David Gibbs

D'abord, rappelez-vous que les défenses aériennes serbes n'ont jamais été dégradées au-dessous de 83 %.

#Douglas Macgregor

Nous avons dit que nous n'avions perdu aucun avion. Un grand nombre d'appareils avaient été si gravement touchés et endommagés que, lorsque les pilotes repartaient au-dessus de l'Adriatique, ils signalaient une panne moteur et s'éjectaient. Les moteurs avaient été, vous savez, lourdement endommagés. J'ai vu des photos d'un A-10. Il ressemblait à un gruyère. Il a eu de la chance de pouvoir s'en sortir et a effectué un atterrissage d'urgence. Un autre avion furtif a également effectué un atterrissage d'urgence. Et c'est parce que les Serbes avaient mis au point des réseaux radar intéressants, composés de radars commerciaux et d'anciens stocks de radars soviétiques.

Ils ont bien repéré et retrouvé notre avion furtif. Bien sûr, des morceaux de cet avion qu'ils avaient abattu ont été immédiatement fournis aux Russes et aux Chinois. Évidemment, les Chinois étaient plus que désireux de les obtenir, étant donné que nous avions bombardé leur ambassade à Belgrade, malheureusement, inutilement. Mais cela tenait au fait que vous aviez commencé avec, je pense, quelque chose comme cent vingt-cinq cibles militaires valides. Après cela, il n'y avait plus d'autres cibles militaires valides en Yougoslavie. Alors, pourquoi ? Eh bien, la Yougoslavie n'était guère un pays européen dans la norme. Elle était arriérée. Elle ne s'était pas beaucoup développée.

Eh bien, il faut alors s'asseoir et commencer à justifier l'élargissement de votre liste de cibles à d'autres endroits qui n'ont rien à voir avec l'armée. Nous avons fait ça en Irak parce qu'au bout du compte, la réponse des bombardements, la réponse de l'Armée de l'air, c'est : on va continuer à bombarder, et à bombarder toujours plus de choses. Et, bien sûr, les choses qu'ils préfèrent frapper par-dessus tout, ce sont celles qui ne bougent pas. Ça s'appelle les infrastructures. Nous aurions dû

admettre la vérité. À la fin de la guerre, de la guerre aérienne, je suis allé au Kosovo et j'ai rencontré le commandant britannique, qui a été très aimable avec moi. Et il m'a dit : « Tenez, prenez ce Range Rover, allez voir tous les dégâts causés par les combats. »

#David Gibbs

Et j'ai demandé : « Combien de temps ça va me prendre ? » Il m'a répondu : « Vingt minutes, peut-être trente. »

#Douglas Macgregor

Et ce que j'ai constaté, c'est que, parmi les déclarations qui avaient été faites, nous avions détruit onze chars, douze à quatorze canons automoteurs, et encore soixante, soixante-dix véhicules à roues de différents types. Vous savez, des BDRM, des BMP, ce genre de choses. Donc, quand ils allaient annoncer les chiffres, ils étaient grossièrement gonflés, sans aucun lien avec la réalité. Et ce qui était drôle, c'est qu'il y avait là un colonel de l'US Air Force qui faisait la même chose que moi. Il s'appelait McDonald. Nous nous sommes rencontrés et nous avons tous les deux dit : oui, il n'y a pas grand-chose à signaler. Eh bien, soudainement, nous annoncions avoir détruit des centaines de chars et des milliers de véhicules, et ainsi de suite. Et nous avons tué très, très peu de soldats, soit dit en passant.

Les Serbes se sont révélés très, très habiles pour se disperser. Et, pour être juste, les généraux de l'armée de l'air nous avaient prévenus, avant le début de tout ça, qu'une fois l'armée serbe déployée sur le terrain, il serait très difficile de la repérer et de la frapper. Ils voulaient donc les frapper dans leurs cantonnements, dans les casernes, avant qu'ils ne puissent aller où que ce soit. Soit dit en passant, les Russes ont avancé le même argument auprès de Poutine. Ils ont dit : frappons-les, frappons les Ukrainiens pendant qu'ils sont encore dans leurs casernes. Ne les laissons pas se disperser ni se déployer. Poutine ne l'a pas fait, parce qu'à ce stade, il croyait encore : ce sont des Slaves orthodoxes comme nous. Nous ne voulons pas les tuer. Il ne voulait même pas en arriver là. Mon propos, c'est que nous avons tort. Nous avons eu raison de ne pas les frapper dans les casernes.

Cela aurait été un désastre. Mais il a été difficile pour le général Clark d'obtenir l'accord du secrétaire général. À l'époque, le secrétaire général était espagnol, et toute cette affaire le mettait très mal à l'aise. Mais il a fini par donner son feu vert. Mais ce que je veux dire, c'est qu'une fois que tout a été terminé, nous n'avions pas causé les dégâts que nous prétendions avoir causés. Et, en fait, le commandant britannique de la KFOR a reçu un télégramme, qu'il m'a montré. Il m'a dit : « Regardez ça. » Il venait du ministère de la Défense. Il disait : « Quels que soient les chiffres annoncés aujourd'hui par le quartier général du SHAPE, vous les appuierez sans les remettre en question. Veuillez en accuser réception. » Parce qu'il savait que c'était des conneries. À l'époque, je soutenais qu'il fallait dire la vérité et montrer ce que la puissance aérienne ne peut pas faire.

Parce que nous n'avions pas de forces au sol. À moins de déployer une force au sol, votre ennemi ne va pas se concentrer contre vous. Il n'en a pas besoin, et il survivra. Mais personne ne voulait faire ça. Donc le mythe de la puissance aérienne, qui commence avec Tempête du désert, d'ailleurs, ne fait qu'empirer après la Bosnie, et devient totalement hors de contrôle après le Kosovo. Ensuite, vous renversez des adversaires qui ne sont, en gros, pas grand-chose, comme les Afghans, qui n'ont ni défense aérienne ni défense antimissile. Vous renversez les Irakiens, réduits à une pauvreté abjecte et qui n'ont rien. Puis vous faites cette fausse supposition : eh bien, nous sommes les plus forts. Nous sommes les meilleurs. Personne ne peut nous résister. Nous sommes invulnérables. Nous sommes invincibles. Attaquons l'Iran. Grosse erreur.

#Pascal

Messieurs, merci beaucoup pour toutes ces explications et ces analyses très, très intéressantes. Peut-être, pour conclure, David, y a-t-il encore une chose que vous avez en tête et que vous aimeriez demander pour terminer ?

#David Gibbs

Eh bien, Colonel, globalement, j'imagine que, quand vous repensez à tout cela, vous considérez que les victoires américaines en Bosnie, puis au Kosovo... il serait juste de dire que, rétrospectivement, cela a été en quelque sorte un désastre, à la fois pour les Balkans et parce que cela a créé un précédent et, disons, ouvert une voie vers un conflit qui finirait par opposer la Russie. C'est ainsi que je le vois. Est-ce que vous le voyez aussi de cette manière, ou différemment ?

#Douglas Macgregor

Non, en fait, je partage votre point de vue. D'abord, ne pas nuire. Les interventions faussent les dynamiques régionales.

#David Gibbs

Vous créez de fausses économies.

#Douglas Macgregor

Là où il n'y avait pas de corruption, peu après l'arrivée de l'armée américaine, il y en a. Je peux vous le dire. Parce que nous arrivons toujours avec d'immenses quantités de choses que les gens veulent, qui peuvent être introduites en contrebande, alimenter un marché noir et rapporter beaucoup d'argent. Autrement dit, si vous n'êtes pas obligé d'y aller, n'y allez pas. Et c'est impossible en ce moment, compte tenu des attitudes qui prévalent aux plus hauts niveaux aux États-Unis. Si vous

vous asseyiez avec l'Américain moyen, noir ou blanc, peu importe, et que vous lui disiez : « Écoutez, je ne pense pas que nous devrions y aller, et voici pourquoi. Ces gens ne nous ont pas attaqués. Nous n'avons pas de véritable intérêt là-bas. »

Nous leur souhaitons à tous le meilleur. Nous enverrons certainement de l'aide et une assistance humanitaires. Et quand cela prendra fin, si nous pouvons aider, nous le ferons certainement. Mais nous ne devrions pas intervenir directement sur le plan militaire. Je pense que la plupart des Américains diraient : « Bien sûr que non. » Mais on ne leur a jamais demandé leur avis. Personne ne les a jamais consultés. Et un petit groupe de personnes, si vous êtes une minorité bien organisée et que vous avez beaucoup d'argent, vous pouvez faire beaucoup de choses à Washington. Et je pense que tout le monde l'a compris, que vous soyez dans l'industrie pharmaceutique ou dans n'importe quel autre secteur. L'industrie de l'armement, peu importe. Nous sommes un grand pays, et la plupart des gens ne sont pas impliqués.

#Pascal

Et c'est là que je vais faire une petite casquette sur laquelle il sera écrit : « Rendons à nouveau l'Amérique neutre. » Voilà l'esprit de la neutralité. Nous vous enverrons de l'aide humanitaire, mais nous ne nous impliquerons pas. Ce n'est pas sorcier. Messieurs, merci beaucoup pour votre temps aujourd'hui. Colonel Douglas Macgregor, professeur David Gibbs, nous nous reparlerons à l'avenir. Merci. Merci beaucoup. Merci. Ravi de vous avoir rencontré, colonel. Au revoir.

#Douglas Macgregor

Ravi de vous rencontrer, Professeur.